

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Éditeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 10 FEVRIER 1877.

Le numéro, 10 Cents.

Volume II. No. XXIII.

ADMINISTRATION.

"La République"

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur-propriétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance

BUREAUX DU JOURNAL

520 Pine Street.

Annouces.

Une insertion dix lignes ou moins : \$1.00
Dix cents la ligne pour chaque insertion de cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à

H. Beaugrand,
Rédacteur-Éditeur,
"La République"
St. Louis, Mo.

ST LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Émile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.
CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez Mermol, Jaccard & Cie, 4e et Loucet.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredi de chaque mois à 8 h. du soir. 13 N. 3e; vénérable, Fred. Droz; secrétaire, Ed. Bohe, 410 Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Pierron; 1er vice-président, G. Biston; 2e vice-président, J. Bonnet; trésorier, Émile Karst; secrétaire-archiviste, J. J. Morard; secrétaire-comptable, Ed. Bohe; commissaires, Wm. Surbled; directeurs: F. M. Allemand, H. Verdier, C. Grandjean, H. Beaugrand, C. Dry.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ALDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Boin; 1er vice-président, L. Galarzy; 2e vice-président, J. Lafranchi; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami E. Ador; trésorier, A. Cabrilla; secrétaire des finances, Ed. Bohe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises et Secours Mutuels aux États-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Williams; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel; Assurances mutuelles sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Beaugrand, 927 Christy Avenue; président, F. Jacquemin; vice-présidents Jules Petit et M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luckner; secrétaire-adjoint, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besancon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 2e vendredi de chaque mois, au No. 1317 5e rue sud; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand; secrétaire, Rouil Dubois; régisseur, Émile Boulanger.

Chronique Parisienne.

(Correspondance particulière de "La République.")

SOMMAIRE.

Billoir et la question d'Orient—Une fantaisie d'Henri Monnier—Courte excursion à Constantinople—Les passe-temps de la diplomatie—Sandwiches et cigaretttes—Manière de faire patienter des plénipotentiaires—Un quadrille d'hommes d'Etat—Le carnaval—Les bals de l'Opéra—Johann Strauss—Voyage circulaire d'une cravate blanche—La tempête—Affirmation d'un centenaire—Mort de M. Buloz.

Ce dont Paris s'occupe principalement, en ce moment, c'est de la question d'Orient et des aveux de Billoir.

Billoir, vous le savez, est cet intéressant personnage qui a décapé sa femme en morceaux après l'avoir tuée d'un coup de pied dans le ventre. Son cas est du ressort des faits divers ou de la chronique des tribunaux. Il assombrirait trop une chronique dont le premier mérite est de faire naître des sourires plutôt que des frissons d'horreur.

Quand à la question d'Orient, c'est de la politique, et la politique n'a rien à voir dans une chronique parisienne. Me voilà donc dans un grand embarras, et, à moins de parler de la pluie et du beau temps, sujet un peu banal, je ne vois pas bien ce que je vais pouvoir raconter.

Il faut cependant que je noircisse les feuilles étalés sur ma table, et dont la blancheur inexorable frappe mes yeux avec un défi. J'aurais toujours la ressource, très fréquemment employée, de parler pour ne rien dire, d'alligner les unes à la suite des autres des phrases insignifiantes, des vieux proverbes et des lieux communs. Le chef d'œuvre en ce genre, a été fait par Henri Monnier, le spirituel caricaturiste, écrivain, acteur, qui vient de mourir et dont nous retraçons la physionomie sous la rubrique: Hommes du Jour. Toujours prompt à saisir les ridicules de la société, il avait assisté à ces entretiens insipides où pas une idée ne s'échange et il en avait fait l'objet d'une desopilante fantaisie.

Mettant en scène deux personnages, il faisait débiter leur conversation en ces termes:—Bonjour, Monsieur—Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.—Il fait beau—C'est un riche temps pour

les biens de la terre—Il ne faut pas s'y fier. Quel que fois un orage survient.—On ne peut pas prévoir l'avenir.—Il faut prendre le temps comme il vient.—C'est ce que je fais—Et moi aussi.—A quoi bon se tourmenter? Et cela continuait ainsi pendant une demi-heure. Rassurez-vous, lecteurs, je n'aurais pas recours à ce procédé et je trouverai bien le moyen de m'acquitter de ma tâche sans vous ennuyer par des banalités.

Il me vient une idée. J'ai dit que la question d'Orient était un des faits dont Paris s'occupait le plus en ce moment. Ne serait-il pas possible d'y glaner quelques bribes d'informations qui ne fussent pas du domaine de la politique? Si, par exemple, je vous donnais quelques indications sur l'aspect des séances de la conférence internationale? Il n'y a pas là, la moindre politique, et, au point de vue pittoresque, c'est assez intéressant.

Les séances ont lieu dans le kiosque impérial du palais de l'ambassade, situé sur les bords de la Corne d'or, dans le quartier de Cassim-Pacha, en face de Stamboul.

La salle affectée aux réunions est fort simple. Les délégués prennent place autour d'une grande table ronde. Le président est Savfet-Pacha, ministre des affaires étrangères. A sa gauche se tient Edhein-Pacha, délégué ottoman. A la droite sont rangés les ambassadeurs et délégués des puissances dans l'ordre alphabétique de ces puissances. Baron de Werther (Allemagne) comte Zichy et baron de Calice (Autriche-Hongrie) comte de Bourgoing et comte de Chaudurdy (France); Sir Henri Elliot et marquis de Salisbury (Grande Bretagne) comte Corti (Italie), général Ignatieff, Russie.

Et maintenant (toujours sans faire la moindre allusion aux questions débattues dans ces réunions) qu'il me soit permis d'observer que les représentants des grandes puissances ont une façon fort attrayante de passer le temps dans le lieu où sont parfois soulevées les questions les plus graves et les plus orageuses.

A l'une des dernières séances, c'est mon bâton de maréchal à moi.

—Bah!
—Vous savez mon opinion là-dessus, mon lieutenant, quoique ce soit bien peu de chose, je donnerais volontiers ma peau pour qu'un autre que moi fût dans cet habit-là.

—De quel air dis-tu cela, mon pauvre sergent? Te serait-il arrivé quelque malheur?
—A moi? non, mordieu, je n'ai pas de ces bonnes fortunes! Ca tombe sur d'honnêtes gens qu'elles me préféreraient!

Belle Rose s'approcha de la Déroute et le regarda. Alors seulement il fut frappé de l'absence de son visage, que la maigre clarté d'une méchante chandelle ne lui avait pas permis de distinguer d'abord.

—Parle! qu'est-il arrivé? lui dit-il.
—Un grand malheur... je ne sais pas comment vous l'apprendre...
—De quoi s'agit-il?
—De notre capitaine.

—M. de Nancrais! Mais je viens du quartier, et l'on m'a dit qu'il était absent pour affaires de service.
—C'est qu'apparemment on ne savait rien encore.
—Et que sais-tu, toi?
—M. de Nancrais est en pri-

pendant qu'on attendait les contre-propositions qu'Edhein-Pacha avait envoyé chercher, et qui devaient être présentées aux plénipotentiaires, on alluma des cigaretttes; on loucha (car il y a un buffet dans un des salons de l'ambassade) avec des sandwichs arrosés d'un verre de vin. Puis, pour calmer l'impatience de leurs collègues Savfet et Edhein-Pachas, firent apporter du thé, car, les contre-propositions n'arrivaient pas.

Un de ces jours, qu'il faudra faire patienter les plénipotentiaires européens, plus que d'habitude, je ne désespère pas de voir Savfet-Pacha transformer la salle des conférences en salle de bal, faire venir des odaliskes, et organiser un quadrille en priant le général Ignatieff de lui faire vis-à-vis.

Cela n'aurait rien d'anormal à l'époque où nous sommes, car nous voilà en plein carnaval, et partout on s'apprête à danser. L'Opéra s'est décidé, après beaucoup d'hésitation, à donner une série de bals masqués, et a engagé pour la circonstance Johann Strauss, le célèbre chef d'orchestre viennois.

Depuis quatre ou cinq ans, le carnaval faisait assez triste figure à Paris. Il est vrai qu'il y avait, pour cela, hélas! de bien graves motifs. Mais la gaité en France, ne perd jamais ses droits. Elle s'endort parfois, mais c'est pour se réveiller plus bruyante et plus animée qu'auparavant.

Une répétition générale a eu lieu à l'Opéra. Johann Strauss, voulant, avant le premier bal, faire connaissance avec l'orchestre qu'il est appelé à conduire.

De taille moyenne, mince, les cheveux longs séparés par le milieu et s'élevant de toutes parts, le teint brun, l'œil vif, le maestro viennois, a tout-à-fait le physique qui convient pour diriger ces fêtes de la folie. Il gesticule avec fréquence, bat la mesure avec les bras, la tête, voire même avec les jambes. Pour me servir d'une expression triviale et expressive en même temps, comme la plupart des dictionnaires populaires: "On dirait un diable dans un bénetier."

Et notez que je ne l'ai vu qu'à une répétition. Il paraît que c'est bien autre chose encore, les nuits d'exécution. Quand la splen-

de salle de l'opéra flamboie sous le feu des lustres et des girandoles, quand une foule en délire, danse aux accords de l'orchestre, saute, bondit, se heurte et mêle ses clameurs à celles des cuivres, alors, Johann Strauss apparaît dans la plénitude de sa gloire. Ce n'est plus un homme, c'est une pièce mécanique savamment articulée, et dont les ressorts sont combinés pour faire le plus grand nombre de mouvements possible dans un temps déterminé.

Quand il prend possession de son pupitre de commandement, il est irréprochable. Ses vêtements ne font pas un pli. Sa cravate blanche forme un noeud d'une roideur diplomatique, immédiatement au-dessous de son menton.

Une valse, et le noeud de cravate a dévié de deux centimètres à gauche. Un quadrille, et voilà deux ou trois autres centimètres franchis. Au bout d'une heure, le noeud de cravate est sous l'oreille gauche. Encore une heure: il est à la nuque. Continuant son mouvement rotatoire, il arrive à se trouver sous l'oreille droite. Enfin, quand le bal s'achève, il a repris sa place première sous le menton. Mais dans quel état, grand Dieu! C'est un chiffon informe, une loque, une épave méconnaissable. C'est tout ce qu'on veut, excepté une cravate.

Ce qui n'empêche pas que Johann Strauss est un chef d'orchestre admirable et que ses valses, tour à tour langoureuses et furibondes, feraient rêver des agents de change (variété essentiellement réfractaire à la réverie) et tourner les statues de marbre qui ornent l'Opéra.

J'aurais voulu terminer gaiement cette chronique carnavalesque. Pour éviter un contraste trop violent, j'avais négligé de parler de la tempête qui a sévi pendant plusieurs jours consécutifs sur nos côtes et des sinistres qui en ont été la conséquence. Un grand nombre de navires ont été jetés par l'ouragan sur les rochers et s'y sont brisés. Sur plusieurs points, notamment en Bretagne, les vagues se sont élevées à une telle hauteur qu'elles ont fait irruption dans les terres, démolissant des maisons, détruisant des villages entiers et noyant une partie de leurs habitants. Même, dans les localités éloignées de la mer, la tempête a

fait rage. Elle a enlevé une quantité innombrable de toitures, renversé des poteaux télégraphiques, déraciné des arbres. Un vieillard, âgé de plus de cent ans, m'affirme n'avoir jamais vu une tempête aussi violente.

Tels sont les événements que je voulais passer sous silence, pour ne pas terminer ma chronique par une note triste. J'ai changé d'avis, puisqu'aussi bien l'actualité m'oblige à enregistrer un décès, nouvelle qui n'a évidemment rien de gai.

Monsieur François Buloz, directeur "de la Revue des deux-mondes", vient de mourir à l'âge de 74 ans. Il avait commencé par être prote dans une imprimerie, puis traducteur d'ouvrages anglais. En 1831, il fonda la fameuse Revue, que la collaboration des plus illustres écrivains de l'époque, rendit rapidement célèbre en France et à l'étranger.

Ce n'était pas, à proprement parler, un lettré, mais plutôt un spéculateur habile, que le désir de gagner de l'argent a transformé en Mécène.

Il convient donc d'être, sur sa tombe, sobre d'éloges, car s'il a contribué à la renommée d'un certain nombre d'écrivains en donnant à leurs œuvres, la publicité de la "Revue des deux-mondes" c'était moins pour servir la cause de la littérature que pour en retirer de gros avantages pécuniaires, ce à quoi, du reste, il a parfaitement réussi, car il laisse une fortune considérable.

SPECTATOR.

Le Patriotisme Episcopal

On lit dans "La France" du 15 janvier:

Nous n'attaquons jamais de parti pris les ministres du culte catholique; nous nous faisons scrupule d'aggraver les dissentiments déjà trop nombreux et trop irrémédiables qui existent entre la société civile et le monde religieux; nous ne "mangeons" pas du prêtre, comme quelques uns de nos confrères sont accusés de le faire tous les matins... ou tous les soirs;—aussi sommes-nous bien placés pour relever ce qu'il y a d'odieux et de coupable dans certaines manifestations du clergé.

La République qui a demandé les secours du ciel, dans sa Constitution, et qui se trouve placée, en vertu de l'article sur les prières obligatoires, dans cette singulière situation d'être

protégée de gens qui la détestent, la République peut bien compter sur un *Domine salvam fac Rempublicam*, une fois l'an; mais, c'est là, parait-il, tout ce qu'elle doit exiger. En revanche, lettres pastorales et sermons, instructions et mandements, circulaires se déchaînent contre elle avec une violence sans égale. Presque chaque jour on pourrait citer des prêtres, des prélats, voire des cardinaux, qui tonnent et lui lancent leurs foudres. Attaques bénignes, en somme, si l'on considère le mal qu'elles font; attaques perfides, néanmoins, et condamnables.

C'était dernièrement l'évêque de Luçon, c'était l'évêque de Pamiers qui méconnaissaient dans leurs lettres diocésaines ces principes élémentaires du savoir-vivre en vertu desquels on doit de la déférence au gouvernement dont on vit. C'est aujourd'hui l'évêque d'Avranches et de Coutances qui vient de lancer contre la France le même et contre ses représentants les imprecations les plus injurieuses. Le *XIXe Siècle* de ce matin nous fournit des extraits de ce factum ridicule. Les voici tout au long:

Où en sommes nous au point de vue religieux? Vos enfants, ces êtres chéris dont vous vous séparez avec larmes, mais que vous donnez au pays avec tant d'abnégation et de générosité, n'ont-ils pas été menacés dans leurs intérêts les plus sacrés, menacés de vivre sans Dieu, sans prêtre, sans autel, et sur la mer et sur la ville, au milieu des camps et dans ces villes de garnison qui présentent pour leur âme de si redoutables dangers? Le clergé qui vous tribuait avec tant de sollicitude le pain de la vérité, qui, chaque jour, se consacrait au soulagement de toutes les misères physiques et morales, n'a-t-il pas été traité avec une parcimonie d'autant plus affligeante que le contre-coup s'est fait sentir à l'indigent lui-même? N'a-t-il pas craint de voir se tarir les sources où il puisait la vie, les secours indispensables pour l'entretien des lévités et la perpétuité du sacerdoce? N'avons-nous pas tremblé à la pensée que nos édifices sacrés, forgés et la gloire du pays seraient exposés sans une suffisante défense aux injures du temps et destinés en quelque sorte à la ruine!

Voyez plutôt ce que devient ce siècle d'impénétrable, la société elle-même. La société! Ponvons-nous encore prononcer ce nom quand c'est le schisme partout, la division partout, quand de toutes parts les parties lèvent la tête et se font une guerre incessante, acharnée! Ah! voilà, N. T. C. F., la véritable plaie; voilà le mal qui nous consterne et qui nous blesse cruellement dans cette amour si tendre et si profond que nous portons à notre pays! C'est la pensée, que de nos jours, s'il y a des indi-

vidus, il n'y a plus de corps social. Oui, sans doute, il y chez nous des Français; mais où est en réalité la France? Existe-t-elle encore, ou n'existerait-elle plus, hélas! que l'ombre d'un grand nom? Pauvre France, en effet! Elle ne ressemble que trop au malade de Jéricho dont parle l'Évangile. Elle est là, gigantesque aux pieds de toutes les puissances qui la couvrent de peine et sous les yeux mêmes de ses propres enfants. Les savants passent; ils la regardent, ils parlent, ils bâtissent, ils multiplient, leurs systèmes; ils ne la guérissent pas. Les politiques passent; ils parlent surabondamment; ils parlent sur tous les tons; ils proposent tous les remèdes; et ils ne la guérissent pas. Des économistes passent; et leurs spéculations demeurent impuissantes.

Jamais la vérité ne fut plus complètement travestie. Comment dire à un évêque,—à un vieillard sans doute,—qu'il a sciemment trompé les fidèles? Ou M. l'évêque d'Avranches a-t-il vu, cependant, que les armées militaires ont été menacées de suppression absolue? Ou a-t-il vu que la chambre a voulu priver de ses ressources le clergé catholique? Bien loin de là: le budget des desservants a été augmenté cette année de deux cent mille francs. Et quand aux édifices religieux "qui menacent ruine", M. l'évêque ignore-t-il que la Chambre a voté un crédit de deux millions pour la seule cathédrale de Reims? Ces misérables inventions de l'esprit de parti déguisé en esprit religieux s'appellent en bon français du nom de *calomnie*. Mais sans doute, M. l'évêque n'entend pas le bon français!...

Comment l'entendrait-il, ce citoyen d'une patrie qu'il ravale complaisamment au niveau des peuples à jamais jéchus? Tout le monde travaille, en France, à refaire à la fois les fortunes et les âmes; nous arrachons lambeau par lambeau notre gloire, notre union, notre avenir aux étreintes mortelles qui paraissent devoir les étouffer; les partisans luttent, il est vrai, mais enfin chacun d'eux en appelle aux jours prochains, chacun d'eux compte sur la patrie;—seuls, absorbés dans leur égoïsme de caste, méconnaissant les plus sublimes inspirations de l'Évangile, détachés des biens de ce monde uniquement quand il s'agit de la France, s'y raccrochant quand il s'agit de Rome, sceptiques, railleurs, cruels, trompeurs, les évêques semblent concourir à qui nous poussera le plus avant dans la voie du désespoir!

On raconte qu'il y a en Orient des parfums qui ôtent la mémoire aux imprudents qui les respirent;—c'est à croire que la fumée de l'encens dessèche le de ceux qui en brûlent.

CH. LAURENT.

Feuilleton de "La République"

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

XVIII

L'ETOURDERIE D'UN HOMME GRAVE

Suite.

Tandis que sa compagnie marchait vers la frontière du Nord, Belle-Rose pressait le plus qu'ils pouvaient l'organisation de ses recrues. Il s'y mit avec une telle activité, que peu de jours après son escouade fut en état de partir, si bien qu'il arriva au quartier général de l'armée avant l'ouverture de la campagne. L'armée de Flandre était commandée par M. le prince de Condé, qui avait sous ses ordres M. le duc de Luxembourg, M. le duc d'Aumont et d'autres généraux. Le bataillon d'artillerie dont faisait partie la compagnie de M. de Nancrais appartenait au corps de M. Luxembourg, réuni l'un des premiers sur les bords de la Sambre, à Charleroi. Lorsque Belle-Rose arriva au camp, la nuit tombait. Il se fit reconnaître des sentinelles placées devant le quartier d'artillerie, distribua ses hommes, et sur l'avis que M. de Nancrais était absent pour affaires de service, il entra sous la tente qui lui avait

été préparée. Belle-Rose venait de déboucler son ceinturon et de jeter son habit, lorsque, soulevant les plis de la toile, la Déroute parut à ses yeux. Le sergent avait le visage abattu et le regard morne, mais dans le clair obscur de la tente, son lieutenant ne s'en aperçut pas d'abord.

—Et! c'est toi, mon pauvre la Déroute? Tu es la première figure amie que je rencontre ici, sois le bien venu. Te portes-tu bien?

—Passablement, merci. Il serait mérité à souhaiter que tout monde se portât comme moi.

—Ma foi mon ami, tout le monde ne serait pas fort aisé d'avoir la mine que tu possèdes ce soir. Si tu vas bien, tu n'en as pas l'air.

—La santé est bonne, mais c'est qu'on n'a pas toujours lieu d'être satisfait des choses qu'on voit.

—Cette philosophie est sage sans doute, mais n'ete va guère, à toi, dont j'ai appris la nouvelle dignité. Tu m'as succédé, et certes tu ne t'y attendais pas.

—Non vraiment, et cette nomination a même été le sujet d'une foule de réflexions qui me préoccupent encore, lorsque je flâne. La halberde de ser-

gent, c'est mon bâton de maréchal à moi.

—Bah!
—Vous savez mon opinion là-dessus, mon lieutenant, quoique ce soit bien peu de chose, je donnerais volontiers ma peau pour qu'un autre que moi fût dans cet habit-là.

—De quel air dis-tu cela, mon pauvre sergent? Te serait-il arrivé quelque malheur?
—A moi? non, mordieu, je n'ai pas de ces bonnes fortunes! Ca tombe sur d'honnêtes gens qu'elles me préféreraient!

Belle Rose s'approcha de la Déroute et le regarda. Alors seulement il fut frappé de l'absence de son visage, que la maigre clarté d'une méchante chandelle ne lui avait pas permis de distinguer d'abord.

—Parle! qu'est-il arrivé? lui dit-il.
—Un grand malheur... je ne sais pas comment vous l'apprendre...
—De quoi s'agit-il?
—De notre capitaine.

—M. de Nancrais! Mais je viens du quartier, et l'on m'a dit qu'il était absent pour affaires de service.
—C'est qu'apparemment on ne savait rien encore.
—Et que sais-tu, toi?
—M. de Nancrais est en pri-

—Laisse le roi, et arrive à M. de Nancrais.

—Or, aujourd'hui, vers midi, M. de Nancrais passait à cheval du côté de Gosselies. Il était en compagnie de quelques officiers des dragons de la reine et du régiment de Nivernais. Un parti d'éclaireurs espagnols avait passé la Piérou et pillait un hameau. Quelques-uns des nôtres s'échauffèrent à cette vue.—N'était l'ordre du jour, dit l'un, je chargerais volontiers cette canaille!

—Mordieu! dit un autre, mieux vaut que je m'en aille, ma main a trop envie de caresser la garde de mon épée.—Ma foi, je pars, ajoute un troisième. Et voilà quatre ou cinq officiers qui tournent bride pour ne pas mettre la main aux pistolets. M. de Nancrais ne disait rien, mais il tortillait ses moustaches, l'œil fixé sur les Espagnols, qui s'amusaient à mettre le feu au clocher. Tout à coup un cornette de dragons, venu tout droit de la cour au camp tire son épée.

—Au diable les ordres! s'écrie-t-il; il ne sera pas dit qu'un officier du roi aura vu brûler le drapeau du roi sans mettre l'épée au vent.—Il pique des deux et part. On s'arrête.—Le laisserons-nous sans défense, messieurs? s'écrie à son tour M. de Nancrais, qui poussait son cheval vers le

hameau. On le suit tout doucement. La discipline voulait qu'on reculât, la colère et l'ardeur conduisaient la troupe sur les pas de l'officier.—Mordieu! on le tue, reprend le capitaine, en avant et vive le roi! Il enfonce les éperons dans le ventre de son cheval et s'élança au galop. Chacun le suit. Le pauvre cornette était à moitié mort; sept ou huit cavaliers l'entouraient, et comme on se précipitait à son secours, il tomba sous les pieds des chevaux, la tête fendue d'un coup de sabre. Les officiers, furieux, chargent les Espagnols, en tuent une douzaine et dispersent le reste. Entraînés par leur courage, M. de Nancrais et ses camarades se jettent à leur poursuite, l'épée dans les reins, frappant et blessant à tort et à travers tous ces fuyards qui les prennent pour des diables. Une compagnie du régiment de Nivernais, qui revenait de la manœuvre, reconnaît l'uniforme du corps, et comprend à quel péril ses officiers seront exposés de l'autre côté de la Piérou, la passe avec eux, et tambour battant, on arrive à Gosselies, d'où les maraudeurs étaient sortis. C'est une bonne position militaire. L'ennemi y avait mis du canon et cinq ou six cents hommes, mais rien ne nous résiste.

—Tu en étais donc?

—Ma foi, étant par là, j'avais tout vu, et je suis allé où allait mon capitaine. M. de Nancrais semblait un lion. Sans chapeau, l'habit déchiré en vingt endroits, poussant son cheval là où la mêlée était la plus épaisse, il avait brisé son épée dans le ventre d'un soldat, et, armé d'un sabre, il frappait toujours, criant: Vive le roi! entre chaque coup. Chaque fois que le sabre s'abaissait, on voyait disparaître un homme. Epouvantés, les Espagnols rompirent leurs rangs. Les canons étaient à nous, et quand il ne resta plus que leurs morts dans la place, on arboré le drapeau blanc tout au haut de la redoute.

Tout compte fait, nous avions perdu trente hommes, sans compter les blessés; mais nous avions le village et la redoute.

—C'est un beau fait d'armes! s'écria Belle-Rose enthousiasmé.

—C'est très beau, sans doute, mais c'était très embarrassant aussi, comme vous l'allez voir. Nous avions oublié la discipline, il a bien fallu se la rappeler après. Quand nous fûmes maîtres de l'endroit, encore tout animés par l'ardeur du combat, M. de Nancrais fit ranger les officiers autour de lui.—Messieurs, dit-il, nous avons commis une

faute; elle est grave. C'est à moi qu'il appartient, comme au plus coupable.—Nous les sommes tous! crient ces braves gentilshommes.—Alors, comme au plus ancien d'entre vous, reprit le capitaine, il m'appartient de rendre compte à M. le duc de Luxembourg de ce qui vient de se passer.—On voulut répliquer, mais il imposa silence du geste.

—Le premier coupable est mort. C'est moi, messieurs, que vous avez suivi, dit-il.—M. de Nancrais distribua les soldats du Nivernais dans les différents postes, jeta son sabre tout ébréché, et prit fort tranquillement le chemin du quartier général. Il y a une heure qu'il y est arrivé, et il n'est sorti de l'habitation du général que pour aller en prison.

—En es-tu sûr?

—Je l'ai rencontré, et m'ayant vu, il m'a fait signe d'approcher.

—Mon compte est clair, la Déroute, m'a-t-il dit. Si Belle-Rose arrive dans la nuit, dis lui qu'il tache de me voir. Une heure après le lever du soleil, il sera trop tard.

—Belle-Rose sauta sur son habit, agrafa son ceinturon et ramassa son chapeau.

LA REPUBLIQUE

Samedi, 10 Février 1877.

Courrier.

La débacle des glaces a eu lieu sans accident et le port de St. Louis est maintenant ouvert à la navigation. On s'attend à une reprise générale des affaires et les négociants se préparent pour la saison du printemps.

On s'entretient, paraît-il, à Versailles, parmi les sénateurs et les députés, d'intrigues qui auraient pour but, dans les prévisions d'une nouvelle crise parlementaire ou d'une dissolution, de préparer la candidature présidentielle de M. le duc d'Aumale.

Ces bons Orléanistes! Après avoir accaparé les millions, ils en veulent à la présidence de la république. Ces défenseurs de l'ordre-moral sont d'une avidité qui nous remet en mémoire les exploits d'un saint homme, le cardinal Antonelli, qui vient de passer de vie à trépas, derrière les grilles de fer du Vatican.

A propos d'aspirants au pouvoir, M. le comte de Chambord est toujours prêt, paraît-il, à faire le bonheur de la France; nous nous imaginons sérieusement que cette envie n'existait plus depuis longtemps.

Il paraît que M. le comte de Chambord est tout prêt à faire le bonheur de la France. On le croit à la chasse, à la pêche, à jouer aux échecs; point, il ne s'occupe que d'une occasion pour refaire à Versailles le petit voyage qui fut si mal réussi une première fois.

Le Golos attribué à lord Beaconsfield, à lui seul, l'échec de la conférence. Il est l'adversaire déclaré de la Russie, et c'est à sa politique que l'on peut attribuer tous les désastres qui ont assailli les Slaves des Balkans pendant ces deux dernières années.

D'un autre côté, il se trouve des journaux politiques qui prétendent que si la Russie abandonne le rôle de protectrice naturelle des Chrétiens d'Orient, c'est parce que ses bataillons ne sont ni assez bien aguerris, ni assez puissants pour écraser, en quelques semaines, les armées du sultan, comme on l'avait pré-

tendu d'abord. Tant que l'on a espéré de voir la Turquie se soumettre humblement aux exigences des pouvoirs, les Russes voulaient à tout prix marcher sur Constantinople, mais depuis que les Turcs ont décidé de montrer les dents, les Cosaques sont retombés dans une attitude aussi calme qu'inattendue.

La Gazette nationale de Berlin, faisant allusion au résultat des élections pour le Parlement allemand, se livre aux réflexions suivantes:

"Nous ne pouvons combattre le danger qui nous entoure, qui nous menace, que si la bourgeoisie libérale fait tous ses efforts pour triompher aux élections. Quiconque a vu les élections de ces jours derniers est forcé de reconnaître à sa honte que le parti socialiste a montré plus d'énergie que tous les autres. Souffrira-t-on qu'il en soit de même la prochaine fois?"

Ces plaintes nous touchent, de la part d'un peuple qui n'a pas pour habitude de faire profession d'absurdité.

Ces bons Allemands!

Encore Lucy Hooper!

Cette diablesse de femme nous en raconte de belles! et si ce n'était à pouffer de rire, ce serait à s'en fâcher tout rouge.

Après avoir, dans ses correspondances parisiennes, donné des maîtresses à Thiers et à Victor Hugo, la voici qui introduit le revolver et le fusil de chasse dans les restaurants à 40 sous de Boulogne-sur-Seine, et qui transforme une paisible gargote en auberge à la Rocambole; et tout cela d'un sérieux à rendre jaloux Calino lui-même.

Citons plutôt la dernière production de la plume prolifique de cette correspondante du World de New-York:

La scène se passe dans un restaurant de Boulogne-sur-Seine, village située sur les bords du fleuve, à mi-chemin entre Paris et St. Cloud. Les personnages: deux artistes américains qui s'arrêtent en passant pour passer une croûte et boire un coup, et le gargarier en question et sa légitime moitié qui cumule les augustes fonctions de chef et de garçon de salle. Nos deux américains demandent deux diners à 40 sous. On les sert avec ponctualité: une demi-bouteille probablement, et du pain à discrétion. Nos artistes font honneur au diner de Mme de la Gargotière, mais comme tous les plaisirs ont nécessairement une fin, il n'y avait plus qu'à solder l'addition et... à prendre un pousse-café. L'un des Américains jette sur le comptoir les quatre francs

réglementaires et s'apprête à continuer sa route avec son compagnon, quand apparaît sur la scène—horrible vision!—le chef de l'établissement; arme d'un revolver à six coups et d'un fusil de chasse:

—Madame s'est trompée de moitié dans l'addition, dit le disciple de Vatel, et ce n'est pas quatre francs qu'il faut payer mais huit francs, entendez-vous? huit francs!

Et le terrible patron couchait en joue nos deux artistes qui firent mine de résister. Sur un signe du maître, le casserolier et le marmiton-chef accourent armés des instruments de leur profession, et puis qu'en France comme en Amérique, "la prudence est la mère de la sûreté," force fut à nos deux artistes de s'exécuter sur l'heure et payer les huit francs demandés d'une manière si péremptoire. Et Mme Hooper ajoute comme épigone à cette touchante et véridique histoire, l'assertion qu'il fut impossible à ses deux compatriotes d'obtenir justice d'une menace d'assassinat, faite en plein jour, sur la grande route de Paris à St. Cloud.—Et voilà.

Un instant! nous oublions un détail: il paraîtrait que le restaurateur à quarante sous était en même temps garde-chasse des domaines de l'Etat.

Est-il possible de répondre autrement que par un immense éclat de rire, à cette charge qui ferait plutôt honneur aux pages d'un livret d'opéra-bouffe, qu'aux colonnes d'un journal sérieux comme le World.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà eu l'occasion d'écrire sur le talent littéraire indiscutable de Mme Hooper, mais plus nous étudions ses correspondances et plus nous nous étonnons de voir une femme de sa réputation, prostituer sa plume, en écrivant des imbécillités ou des calomnies qu'il faudrait dater de Bicêtre ou de Charenton afin de pouvoir en comprendre la véritable portée, —si tant est qu'il y ait une portée quelconque dans ces élucubrations.

Ce qui nous étonne le plus de tout cela, c'est que le World se pique de faire parade de ses sympathies françaises dans ses articles de rédaction. Pourquoi alors, se payer les services d'un correspondant gallophobe? C'est à n'y rien comprendre, et nous sommes forcé d'en revenir forcément à notre supposition première, et de croire que, s'il existe en Allemagne un gouvernement assez bas pour payer la calomnie à tant la ligne, avec son fonds des reptiles, il y a naturellement, de par le monde, en Amérique comme ailleurs—des journalistes mercenaires qui acceptent les présents de M. de Bismark et se font ses porte-voies.

Ou bien encore, il serait fort possible que Madame Hooper voyageât pour sa santé;—ce serait alors aux médecins des hospices d'aliénés de Paris, d'é-

diagnostiquer les signes diagnostiques de la maladie qui force Mme Hooper à mentir—c'est le mot—d'une manière aussi indigne sur tout ce qui se rattache à la France et aux mœurs et coutumes françaises.

Nous écrivons à regret tout ce qui peut porter atteinte à la réputation d'un confrère, d'une femme surtout; mais si Mme Hooper consent elle-même à oublier son sexe, en lançant des cancans mensongers qui font le tour des Etats-Unis en portant atteinte à la dignité du caractère français, elle doit s'attendre à rencontrer, de temps à autre, des journaux qui lui diront qu'elle se trompe énormément, ou qu'elle cherche à tromper les autres indignement.

Toute ridicule que puisse paraître cette histoire d'un restaurateur qui menace d'assassiner ses clients, aux portes de Paris, pour les mettre à rançon, sans qu'il soit possible d'obtenir justice, il se trouve des badauds pour croire Mme Hooper sur parole et des ennemis de la France pour exploiter ces mensonges au préjudice de l'influence morale de nos nationaux en Amérique.

Nous avons toujours cru, jusqu'à présent, que le revolver et le fusil de chasse n'étaient nulle part plus en honneur qu'aux Etats-Unis, et il nous faudra d'autres preuves plus convaincantes que celles que nous donne Mme Hooper, pour nous faire changer d'idées sur ce sujet.

A tout seigneur, tout honneur. Il se peut que sur les questions politiques, la France puisse envier aux Etats-Unis des exemples de liberté populaire, mais sous le rapport de l'administration de la justice, du respect des lois et de la sécurité des citoyens, non! mille fois, non!

Vos histoires de fusils de chasse nous font rêver aux carnards, Mme Hooper!

Exposition Universelle de 1878.

(Pour la République.)

Nous inaugurons aujourd'hui une série d'articles sur le grand événement dont le monde entier se préoccupe, en se préparant à y prendre part.

Nous avons déjà publié le programme de ce que nous nous proposons de faire pour rendre nos causeries sur l'Exposition, attrayantes pour tous. Nous avons dit que, jusqu'à l'ouverture de cette Exposition, nous nous attachions à rendre compte des progrès des travaux et à renseigner nos lecteurs sur les articles du règlement et les dispositions additionnelles qui peuvent les intéresser. Nous aurons soin de ne pas traiter ces questions à un point de vue exclusivement technique, de façon à leur ôter l'aridité qu'un tel sujet comporte. Nous donnerons, au contraire, une large place au côté pittoresque et descriptif.

Quand les divers bâtiments seront construits, nous conduirons nos lecteurs à travers les salles et les galeries; nous leur montrerons l'aménagement intérieur, nous leur dirons comment s'opère la classification des produits envoyés; nous les initierons, pas à pas, à l'organisation de ce vaste réceptacle de toutes les merveilles enfantées par le génie humain.

Nous mettons avec empressement à la disposition du public pour répondre à toutes les demandes d'informations qu'il voudra bien adresser au "Directeur de la correspondance Parisienne, 4 rue de la Tacherie, à Paris," sur des questions d'intérêt général, se rattachant à l'Exposition de 1878. Que nos lecteurs ne craignent pas de nous mettre à contribution! Ils peuvent être certains de trouver toujours en nous un intermédiaire zélé, prompt à les renseigner sur les points théoriques ou pratiques qui pourraient leur paraître obscurs, et, heureux, s'il peut ainsi contribuer, si faiblement que ce soit, au développement des relations internationales.

C'est l'année prochaine que le palais du Champ de Mars ouvrira ses portes. Le temps qui nous sépare de ce grand événement est court, si l'on envisage les gigantesques travaux qu'il faut encore accomplir pour transformer ce qui était naguère une plaine aride, affectée aux manœuvres militaires, en édifices, en jardins et en parcs.

C'est pas seulement le Champ de Mars, qu'occupera l'Exposition de 1878, c'est aussi le Trocadéro, butte assez élevée, qui se trouve sur l'autre rive de la Seine et qu'un pont, construit pour la circonstance, reliera avec le champ de Mars.

Si court qu'il soit, le temps qui reste, suffira; nous n'en voulons pour preuve que les prodiges qui ont déjà été accomplis.

On aurait de la peine à reconstituer, aujourd'hui, même en pensée, ce qui fut le Trocadéro, avec ses belles pelouses verdoyantes. Deux mille ouvriers travaillaient sans cesse à la construction d'un palais qui doit survivre à l'Exposition et en éterniser le souvenir.

La partie centrale de cet édifice sera une salle de fêtes et de concerts, dont la forme sera circulaire, et qui sera entourée de deux étages de galeries couvertes, adoussées desquelles seront percées de larges baies. Cette salle pourra contenir près de neuf mille personnes!

De chaque côté seront deux tours carrées d'une hauteur de plus de soixante mètres et surmontées de deux phares électriques qui éclaireront le Champ de Mars. A droite et à gauche de ces deux tours, seront deux pavillons secondaires qui formeront une succession de salles destinées à une exposition de merveilles de toutes les époques et de tous les pays avant la Révolution française.

Le style de ces constructions se rapprochera du genre arabe.

L'espace occupé par les bâtiments et les jardins du Trocadéro, sera de 87,000 mètres carrés, qui seront principalement destinés aux expositions agricoles, à l'horticulture, aux animaux domestiques, aux modèles d'exploitation minière, de navigation fluviale et maritime, de chauffage et de ventilation.

Cette description sommaire de ce que sera le Trocadéro, après sa transformation, serait incomplète si nous ne la faisons suivre de quelques détails sur la façon dont s'exécutent les travaux destinés à lui donner la physionomie que nous avons décrite. Il ne sera pas sans intérêt de voir quelques difficultés, il fallu vaincre, en raison de la nature du sol, pour construire, avec toute la solidité désirable, un édifice qui fera l'admiration de tous les visiteurs de Paris en 1878.

Mais cela nous entraînerait au delà des limites assignées à cet article. Nous sommes donc obligés d'ajourner la suite de notre étude et de dire à nos lecteurs, ainsi que le font les romanciers feuilletonistes:

A Continuer.

D. LALOUBÈRE.

Max Outrey

Nous lisons dans le "Mémorial diplomatique" du 20 janvier:

M. Maxime Outrey, qui vient d'être nommé ministre de France, à Washington, est un des diplomates les plus expérimentés; il compte près de vingt-cinq ans de services et a rempli d'importantes missions, entre autre au Japon.

Tout récemment, il a su mener à

bonne fin, en Egypte, la tâche délicate et difficile qui lui avait été confiée de défendre, contre l'influence anglaise, les intérêts moraux et matériels de la France dans un pays où elle a versé son lot de pleines maies, et que son génie a fait entrer dans la voie de la civilisation moderne.

M. Outrey, qui a épousé une Américaine, Mlle Jones, d'une des familles les plus considérables de New-York, parle anglais couramment et s'entend très bien aux affaires américaines. C'est d'ailleurs aux Etats-Unis qu'il a commencé sa carrière diplomatique en qualité de secrétaire de la légation française à Washington. Nous pouvons lui donner l'assurance qu'il recevra du gouvernement américain et de tous les Américains en général le plus cordial accueil.

Nous lisons dans la Patrie:

Il est de nouvelle question de la retraite de M. Desprez, directeur de la politique au ministère des affaires étrangères. On désigne pour lui succéder M. Bartholdi, aujourd'hui ministre plénipotentiaire de France à Washington.

Revue de la Mode.

(Pour la République.)

Paris jouit, cet hiver, d'une température exceptionnelle. On se croirait au mois de Mai. Les arbres des Champs Elysées bourgeonnent, les promeneurs ont remplacé leurs épais vêtements par de plus légers; le soleil rayonne dans un ciel d'un bleu profond, et la brise est tiède comme aux plus beaux jours du printemps. Aussi ne voit on plus tant de ces longs vêtements doublés et bordés de fourrures que portaient les élégantes, il y a un mois, et qui avaient, ma foi! fort grand air à la rue. En revanche, ils faisaient piteuse mine dans un air étié qui était loin d'être gracieux.

Aussi, les dames qui ont conservé ces longs vêtements à la rue malgré la douceur de la température, les laissent épars dans l'antichambre, ce qui permet d'opérer une entrée tout à fait triomphante. On fait ses visites en costume clair; c'est sous dire que les toilettes sont très élégantes et que les salons devenus véritables champs clos, où s'agitent les rivalités féminines, ont pour l'observateur, un petit air de défi fort réjouissant à voir. Les étoffes employées sont, avec la faille et le velours, devenus classiques, toute la série des genres nouveaux, brochés ou damassés, dont les beaux plis se prêtent admirablement aux formes un peu sévères d'aujourd'hui. Le chapeau clair est le complément d'une très élégante toilette de visite; la nuance à la mode est une sorte de blanc grisâtre; divers sortes de jaunes très pâle et divers variétés de jaune clair.

Comme article de parfumerie en vogue, je ne puis citer la Pâte de velours. Cette pâte est sans rivale pour blanchir et adoucir la peau. Un de ses grands avantages est, en outre, de se conserver très longtemps sans subir aucune altération. La plupart des parisiennes coquettes font usage de ce délicieux produit.

CELIMENE.

Ça et là.

La Revue des Deux-Mondes a paru avec une couverture encadrée de noir. Une courte notice, également encadrée de noir, et due à la plume de M. Charles de Mazade précède le numéro ordinaire. Cette notice a simplement pour titre: 10 janvier 1877, c'est-à-dire la date de la mort de M. Buloz.

La Gazette de Luxembourg, tout en constatant que le conseil général de Berne semble pencher vers une réponse négative à donner au gouvernement français, pour l'invitation à l'Exposition universelle de 1878, espère que l'Assemblée fédérale votera le crédit de 200,000 francs.

On lit dans les journaux de France: Un convoi de deux cent soixante-quatre ouvriers émigrants vient de quitter Bordeaux à destination de Parana, province du Parana (Brésil), sur le voilier norvégien Hangereid, capitaine Hoyer. C'est la première fois qu'on voit une expédition de passagers directe de Bordeaux pour ce pays. Le Hangereid, a été spécialement affrété par la maison A. Sureaud, pour le transport de ces ouvriers, qui sont destinés aux colonies de MM. Ferreira Alves, Bendaszki et Cie, de Paranaqua.

On annonce la mort de M. Eugène Chapus, fondateur et rédacteur du journal le Sport.

La chronique mondaine qu'il écrivait dans cette feuille avait obtenu un véritable succès; M. Eugène Chapus avait pour ainsi dire créé un genre spécial.

Parmi les lettres, la grosse question à l'ordre du jour est de savoir qui va prendre la direction de la Revue des Deux-Mondes.

Cette succession est dévolue à M. Charles Buloz; seulement, d'après les on-dit, il s'adjointrait son beau-frère, M. Pailleron gendre du fondateur de la célèbre Revue.

M. Edouard Lockroy, le député des Bouches-du-Rhône, va, assure-t-on, épouser Mme veuve Charles Hugo.

Nous avons reçu le numéro prospectus d'un nouveau journal de langue française "L'Echo Belge" publié à New-York, 367 Broome St, par M. Adrien Harcq qui en est le rédacteur-proprétaire. L'Echo est publié tous les mois au prix de \$2.00 par an et de \$1.25 pour six mois, et s'occupe exclusivement des intérêts des populations belges en Amérique. Nous sommes heureux de pouvoir offrir nos souhaits de prospérité à ce nouveau confrère.

On annonce la mort à Green Bay (Wisconsin), le 19 janvier, de la petite fille de M. Charles de Langlade, descendant en ligne directe du premier colon du Wisconsin, Augustin de Langlade, arrivé de France en 1745. La défunte était âgée de 8 ans seulement, mais elle se faisait déjà remarquer, dit la Gazette de Green Bay, par une gentillesse et une intelligence d'une précocité extraordinaire.

Nous lisons dans La Girouade. Un incident assez piquant s'est produit au conseil de guerre de la 18e division militaire, à Bordeaux, présidé par le colonel d'Escayrac-Lauture, du 57e de ligne. Un individu rentré en France après douze ou quatorze ans passés en Amérique, était traduit devant le conseil pour insoumission. C'est-à-dire pour n'avoir pas satisfait à la loi sur le service militaire.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE BELGIQUE A ST. LOUIS.

On désire savoir, à ce consulat, où habite FRANCOIS XAVIER DEFIN qui est né à GAND, (BELGIQUE) le 25 Novembre 1809 et a quitté l'Europe vers l'année 1855.

Le Consul de Belgique, RUDOLPH MACKWITZ.

Ne pas oublier le grand bal annuel de la société française d'aide-mutuelle, ce soir, samedi 10 Février, au Concert Hall, Market st, entre 2e et 3e. Bilets en vente au bureau de LA REPUBLIQUE.

MM. Charles Guyot et Raoul

—Mais où courez-vous donc? —Chez M. le duc.

—Il ne vous recevra pas; j'y a conseil cette nuit.

—Je forcerai l'entrée.

—Mon lieutenant, prenez garde à...

—A quoi?

—Vous risquez votre vie!

—Eh bien j'y laisserai ma vie ou je sauverai la sienne.

Belle-Rose, sans plus écouter la Déroute, passa la porte et se dirigea rapidement vers le quartier général. La Déroute le suivait de loin. Les premières sentinelles le laissèrent passer, ses épau-

lètes et le désordre de son costume le faisant prendre pour un aide de camp chargé d'un ordre du prince de Condé. Mais à l'entrée de la maison qu'habitait le général, un grenadier l'arrêta.

—On ne passe pas, lui dit-il.

—M. de Luxembourg m'attend, répondit Belle-Rose hardiment.

—Le mot d'ordre?

—Je ne l'ai pas.

—Alors, vous n'entrez pas. —Parbleu! c'est ce qu'il faut.

une porte qui était en face de lui et disparut avant même que la sentinelle eût le temps d'armer son mousquet.

M. le duc de Luxembourg était assis dans un grand fauteuil; il tenait à la main des dépêches, et sur une table à sa portée, on voyait dispersés des cartes et différents papiers. Au bruit que fit Belle-Rose en pénétrant dans la salle, le général, sans tourner la tête, s'écria:

—Qu'est-ce encore et que me veut-on? N'ai-je pas donné l'ordre de ne laisser entrer personne?

—Monsieur le duc, j'ai forcé la consigne.

A ces mots, au son de cette voix inconnue, le duc de Luxembourg se leva.

—C'est une audace qui vous coûtera cher, monsieur, reprit-il; et sa main saisit une sonnette qu'il agita.

Les soldats de planton et quelques officiers de service entrèrent.

—Un mot, de grâce! vous disposerez de ma vie après, dit Belle-Rose, au moment où M. de Luxembourg allait sans doute donner l'ordre de l'arrêter.

Le général se tut. Un instant ses yeux enflammés par la colère se promenaient sur Belle-Rose; le désordre ou paraissait être le jeune-officier, la droiture et la

franchise de sa physionomie, la résolution de son regard, l'anxiété qui se lisait sur tout son visage, touchèrent l'illustre capitaine. Il fit un signe de la main: tout le monde sortit, et le duc de Luxembourg et Belle-Rose restèrent seuls en présence.

XIX

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Le général et le lieutenant se regardèrent une minute avant de parler. Si l'on avait pu lire dans le cœur de M. de Luxembourg, on y aurait peut-être vu passer les incertains et fugitifs leurs d'un souvenir noyé dans les ombres d'une vie orageuse et mêlée. Quand à Belle-Rose, jamais, avant cette heure, il ne s'était trouvé, il le croyait du moins, en présence du fameux capitaine dont la renommée brillait d'un éclat redoutable même entre les noms redoutés de Turenne et de Condé.

Une crainte respectueuse saisit son âme, et son fier regard s'abaissa devant M. Luxembourg, qui le dominait cependant de toute la tête. Le vague souvenir du général s'effaça comme un éclair: il ne vit plus devant lui qu'un soldat téméraire qui lui fallait écouter d'abord et punir après.

—Que voulez-vous? parlez, dit-il.

—Je viens implorer la grâce

d'un coupable.

—Son nom?

—M. de Nancrais.

—Le capitaine qui a battu aujourd'hui même les Espagnols et pris Gosselies?

—Une belle action, monseigneur!

—Il n'y a pas de belle action contre la discipline!

—On brûlait le drapeau français sur le territoire du roi!

—Il y avait un ordre du jour, monsieur. Eût-on brûlé les drapeaux et saccagé cinquante villages, c'était le devoir du soldat de ne pas bouger!

—C'est une faute qu'a rachetée la victoire.

—Il ne s'agit pas de vaincre, il s'agit d'obéir. Si la voix des généraux est méconnue, que devient la discipline? et sans discipline, il n'y a pas d'armée!

—C'est la première fois que M. de Nancrais a vaincu sans ordre.

—Eh! monsieur, qui êtes-vous donc pour tant de persistance?

—Belle-Rose, lieutenant au corps d'artillerie.

—Belle-Rose! c'est là un singulier nom! Belle-Rose!

—Le nom ne fait rien à l'affaire.

—Sans doute, reprit le général, qui ne put s'empêcher de sourire; mais encore êtes-vous son frère, son parent, son ami?

—Monsieur de Nancrais est mon capitaine.

—C'est une paire d'épaulettes à gagner!

—Oh! monseigneur! fit Belle-Rose avec un accent de reproche.

—Eh bien! quoi? A la guerre, c'est la coutume, chacun pour soi et les boulets pour tous.

—Mais...

—Assez! j'ai bien voulu vous entendre, monsieur, et oublier, pour un instant l'infraction sévère que vous avez commise en forçant la consigne qui défendait ma porte; mais cette indulgence, dont vous ne me ferez pas repentir, je l'espère, n'est pas un motif pour pardonner la faute dont M. de Nancrais s'est rendu coupable. Je vous l'ai déjà dit: M. de Nancrais sera passé par les armes demain, au point du jour.

Belle-Rose hardiment, non, cela ne sera pas!

—Et qui donc ici pourrait m'en empêcher?

—Vous même!

—Moi!

—Oui! vous.

—Monsieur Belle-Rose, prenez garde! dit le duc palissant.

—Oh! je ne crains rien pour moi. Le bon droit me défend comme votre justice défendra M. de Nancrais! On ne tue pas un brave officier parce qu'il a eu du sang dans les veines.

—Morbieu!

—Eh! monseigneur, si vous aviez été à sa place, peut-être en auriez-vous fait autant!

A cette brusque répartie, le duc de Luxembourg ne put s'empêcher de sourire.

—Soit, dit-il, mais s'il était à la mienne, il ferait comme moi! Belle-Rose continua.

tourne bride, on le poursuit le fer dans le dos, on tue à droite et à gauche, on tombe pêle-mêle sur une redoute qu'on enlève d'assaut, on plante le drapeau blanc sur le rempart, on crie: Vive le roi, on s'embrasse, et au retour, au lieu d'une récompense, c'est une balle de mousquet qui vous attend. Mais vous même, monseigneur, qui condamnez si vite et si bien les gens, on connaît vos proesses. Vous auriez passé vingt rivières, massacré dix mille Espagnols, pris trente redoutes. Voilà ce que vous auriez fait, tout duc et pair de France que vous êtes, et ce que j'aurais fait, moi qui ne suis qu'un pauvre lieutenant.

—Eh bien! on nous aurait fusillés tous deux, reprit le général.

Belle-Rose tressaillit. Dans son ardeur généreuse, il avait un instant oublié la qualité de l'homme auquel il parlait. A ces quelques mots, son jeune enthousiasme s'apaisa, comme s'il eût senti l'eau d'un vase où tombe une onde froide.

—Vous avez fort bien plaidé la cause de M. de M. de Nancrais, ajouta M. de Luxembourg avec dignité; l'audace ne messied pas à la jeunesse, et celle que vous venez de montrer vous honore en même temps qu'elle me donne une haute opinion du

caractère de M. de Nancrais. On n'est point un homme ordinaire lorsqu'on sait inspirer de tels dévouements. Mais il faut avant toute chose que la discipline ait son cours. Malgré vos prières, j'ai donc le regret de vous répéter que le capitaine de Nancrais sera fusillé demain au point du jour.

M. de Luxembourg, d'un geste noble, salua Belle-Rose, mais le lieutenant ne bougea point. Le duc fronça le sourcil.

—Je croyais m'être clairement expliqué, monsieur? dit-il.

—Pardonnez-moi, monseigneur, si j'insiste, mais...

—Ah, monsieur Belle-Rose, j'ai bien voulu ne pas m'offenser de votre audace; mais une plus longue insistance m'obligerait à me rappeler qui vous êtes et qui je suis.

Belle-Rose sourit tristement.

—Puissez-vous donc le faire, si le souvenir de la distance qui est entre nous vous rappelle que vous pouvez accomplir une bonne action, et que moi je puis seulement vous en prier.

Dubois sont nos seuls agents autorisés à collecter les abonnements et les annonces à St. Louis, et à donner toutes quittances.

On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères.

Le nommé Wm Swartz a été trouvé sur la levée, lundi dernier, baigné dans son sang et pouvant à peine donner les explications demandées par le policeman McDonald qui le conduisit au Dispensary.

La société d'aide-mutuelle donne ce soir, samedi, son bal annuel au Concert Hall, et tout fait prévoir que la colonie française y sera représentée, comme d'habitude, par un grand nombre de nos compatriotes.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Assurez vos propriétés contre l'incendie au bureau de L. L. & Moses King, agents d'assurances, 409 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Choix de VALENTINS de tous prix, chez Willie H. Gray, 306 et 308 Olive st.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

Une bonne histoire authentique et qui a fourni matière à toute sorte de cancan, depuis quelques jours, à St. Louis: Deux dames se trouvant sans se connaître, la semaine dernière, dans un des plus grands magasins de nouveautés de la 4e rue, dans le dessein d'acheter chacune un cachemire de prix.

The Sunday Sun—Le Sun de New-York est un journal qui n'a besoin d'autre recommandation que son immense circulation qui dépasse celle de tous les journaux quotidiens des Etats-Unis. Prix, 5 cents.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

Remerciements à M. Gray pour ses envois réguliers de journaux et de revues.

MARIAGE GRANDJEAN—JUPPIER. Le mariage de Monsieur Charles L. Grandjean et de Mile Hortense Juppiet a été célébré, Lundi le 27 Janvier 1877, par le juge J. Lindley de la Cour de circuit.

Demanda de l'emploi. Un Français seul désirerait obtenir un emploi de jardinier. Il connaît la taille, la plantation et le jardinage en général. Il est muni de bons certificats de capacité et d'un livret de jardinier, ayant travaillé aux alentours de Paris. S'adresser chez M. Desvaux, jardinier, Fairmont, Clark Co, Mo.

Un jeune homme désire être employé sur sa voiture et son cheval, s'adresser au no 717, Marion street, St. Louis.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

Une Dame française demande du travail soit pour le ménage ou la cuisine. S'adresser à Mme Guillard 806 South Third St.

Un jeune homme demande un emploi quelconque. S'adresser à M. Guillard, 806 South Third St.

Un français, ouvrier charbon et forgeron, connaissant à fond son métier et pouvant diriger un atelier de construction de voitures, demande du travail. S'adresser chez Léon Schuler, 117 5ème rue sud.

17e ANNIVERSAIRE SOCIETE FRANCAISE D'AIDE-MUTUELLE DE ST. LOUIS. GRAND BAL ANNUEL Samedi, 10 Fevrier. Market Street. Concert Hall Entre 2e & 3e.

Louis Prevot RESTAURANT FRANCAIS No 116 Walnut St. Diners a 40c.—Repas a toute heure

De 50 cents a \$10,000,00 L'acheteur peut choisir ses cadeaux de Noël et du jour de l'an parmi L'IMMENSE ASSORTIMENT DE MERMOD, JACCARD & CIE.

MAISON ALSACIENNE SALON, PENSION, BILLARDS. L. NICO Prop. 613 Spruce St.

A L'AVENUE. H. L. VERDIER Marchand de Bottes et Souliers

JEAN DUCHENE Armurier & Serrurier 1211 1/2 Olive street.

HOR. PIEDNOIR PEINTRE Entrepris de peinture en bâtiment.

HUBERT PRIMM PHARMACIEN FRANCAIS Cor. 14th str. & Washington av.

C. E. MICHEL, M. D. Oculiste Bureau et Residence 1423 Pine st.

F. M. ALLEMAND NOTAIRE PUBLIC. 410 N. Third Street. SALON DU PETIT RUBY

C. WITTER 21 South 4th street. Librairie et Papeterie Spécialité de LIVRES FRANCAIS.

Mme. BELIN Sage-femme de 1re classe de la Faculté de Paris; ancienne Interne de l'Hôpital des Cliniques; diplômée le 13 Août 1872.

E. & C. GRANDJEAN Pharmaciens Français, 2828 No. 14TH ST.

Charles Garcia Medecin & Chirurgien, NO 406 GERRE STREET.

DR. SHERMAN, de New-York est de retour à St. Louis, où il pourra être consulté, pendant une courte période de temps.

L'HERNIE. Les hernies ordinaires employées contre cette infirmité sont des bandages; cependant une personne se servant de bandages pendant un certain temps ne tarde pas à en être incommodée.

DR. SHERMAN, de New-York est de retour à St. Louis, où il pourra être consulté, pendant une courte période de temps.

s'approcha de la table pour prendre la petite sonnette, mais Belle-Rose prévint son mouvement, et s'élançant vers la table, il saisit la main du général.

—Par pitié, monseigneur, dit-il.

Un éclair de colère passa dans les yeux de M. de Luxembourg; il se dégagea vivement, et saisissant Belle-Rose d'une main par le revers de son habit, de l'autre il prit un pistolet qu'il appuya contre sa poitrine. Le chien s'abattit, mais l'amorce seul brûla et le duc, furieux, jeta l'arme à ses pieds.

M. de Luxembourg s'écarta de quelques pas et se prit à considérer le jeune lieutenant. Un voile semblait s'effacer de son visage à mesure que l'examen avançait.

—Eh, oui, s'écria-t-il enfin, la voilà retrouvée cette vague ressemblance qui m'avait frappé à la vue. Belle-Rose? m'as-tu dit; mais tu ne t'appelles pas Belle-Rose, tu t'appelles Jacques, Jacques Grinedal.

Belle-Rose, effaré, regardait M. de Luxembourg.

—Eh, parbleu, tu es le fils de Guillaume Grinedal, le fauconnier. N'ai-je pas vu la petite maison en dehors du faubourg?

—Vous, s'écria Belle-Rose, qui, à son tour, se mit à étudier les traits du général avec une avidité curieuse.

—Mais tu n'as donc pas gardé le moindre souvenir d'une journée dont pas une heure ne s'est effacée de ma mémoire. Ah, tu n'as pas fait mentir ma prédiction: le brave enfant est devenu un brave officier.

Omer, en 1658 reprit le duc, vous? vous-même?

—Oui, moi, répondit Belle-Rose, qui ne comprenait rien à l'émotion de M. le duc de Luxembourg. J'avais alors douze ou treize ans.

M. de Luxembourg s'écarta de quelques pas et se prit à considérer le jeune lieutenant. Un voile semblait s'effacer de son visage à mesure que l'examen avançait.

—Eh, oui, s'écria-t-il enfin, la voilà retrouvée cette vague ressemblance qui m'avait frappé à la vue. Belle-Rose? m'as-tu dit; mais tu ne t'appelles pas Belle-Rose, tu t'appelles Jacques, Jacques Grinedal.

Belle-Rose, effaré, regardait M. de Luxembourg.

—Eh, parbleu, tu es le fils de Guillaume Grinedal, le fauconnier. N'ai-je pas vu la petite maison en dehors du faubourg?

—Vous, s'écria Belle-Rose, qui, à son tour, se mit à étudier les traits du général avec une avidité curieuse.

—Mais tu n'as donc pas gardé le moindre souvenir d'une journée dont pas une heure ne s'est effacée de ma mémoire. Ah, tu n'as pas fait mentir ma prédiction: le brave enfant est devenu un brave officier.

—Le colporteur, dit enfin Belle-Rose avec explosion.

—Eh, oui, le colporteur, de venu, par la grâce de Dieu, général au service du roi. Les temps ne sont plus les mêmes, le cœur seul n'est pas changé. Enfant tu m'as rendu service, homme c'est à mon tour de te servir.

—Eh bien, monsieur le duc, s'il est vrai que vous vous souveniez de cette nuit passée sous le toit de Guillaume Grinedal, permettez moi de ne pas vous demander d'autre preuve de votre bienveillance que la vie de M. de Nancrais.

—Encore.

—Toujours. Je ne veux rien et n'attends rien pour moi; mais faites que cette rencontre inespérée sauve mon capitaine comme notre première rencontre vous a été de quelques secours. Entre tous les jours de ma vie ce seront deux jours bénis.

M. de Luxembourg tournait et retournait le médaillon entre ses doigts, caressant du regard une image que le couvercle chassé venait de mettre à découvert.

—Tu n'as pas non plus changé, toi, mon ami Jacques, dit-il; tu es toujours le même garçon fier et résolu. Allons, va Je ferai pour M. de Nancrais tout ce que les lois militaires me permettront.

Belle-Rose comprit cette fois

qu'il n'avait pas à rester davantage; et s'inclina devant le général et sortit. La Déroute l'attendait au dehors. Aussitôt qu'il reconnut son lieutenant dans la nuit, il courut vers lui.

C'est vous, enfin, s'écria-t-il. Voilà une heure que je craignais que vous n'eussiez été rejoindre M. de Nancrais pour ne plus le quitter.

—Eh, il s'en est fallu d'une étincelle que je ne partisse avant lui.

—Avant?

—Oui, mais l'étincelle a fait long feu.

—Que Dieu la bénisse. Et M. de Nancrais?

—Il n'est pas si mort que tu pensais.

—Vous avez donc vu M. le duc?

—Je lui ai parlé: c'est un excellent militaire, prompt à la réplique, ferme, décidé, capable de tuer un homme comme un chasseur une alouette, mais au reste doux comme une demoiselle.

général vint prévenir Belle-Rose qu'il était attendu dans la grande chambre du conseil. Belle-Rose revêtit l'uniforme et partit. Quand il entra dans la salle, le cœur battit à coups redoublés dans sa poitrine. M. le duc de Luxembourg, entouré d'un brillant état-major, était assis dans un grand fauteuil; parmi les grands officiers de sa suite plusieurs portaient par dessus l'habit le cor don des ordres de Sa Majesté.

M. de Luxembourg salua Belle-Rose de la main et lui indiqua une place située de manière à bien voir tout ce qui allait se passer. Sur un signe du général, tout le monde s'assit dans un profond silence, non officier sortit, et un instant après les portes, ouvertes à deux battants, livrèrent passage à M. de Nancrais, qui entra suivi de deux grenadiers. M. de Nancrais aperçut Belle-Rose, tous deux échangèrent un sourire, l'un d'adieu, l'autre d'espérance; puis le capitaine s'inclina devant le conseil et attendit. M. de Luxembourg ôta son chapeau à plumes blanches et se leva.

—Monsieur de Nancrais, dit-il, vous avez hier manqué gravement à la discipline; vous qui deviez, comme officier, donner l'exemple de la soumission, vous avez désobéi aux ordres de vos supérieurs et mérité, par ce fait, un sévère châtiement; vous êtes déchu et cassé de votre grade. Hier, vous m'avez remis votre épée, vous devez maintenant prendre vos épaulettes. Messieurs, faites votre devoir.

—C'est à dire qu'on est sûr de tout obtenir à la fin quand il ne vous fait pas sauter la tête au commencement.

—Justement; tiens, prends ce louis et va boire à sa santé.

—Je vais me griser, lieutenant. Le lendemain, au point du jour, un officier de la maison du

rent de M. de Nancrais et lui enlevèrent les insignes de son commandement. M. de Nancrais pâlit légèrement. Belle-Rose, glacé de terreur, n'osait pas faire un seul mouvement.

—Les lois militaires vous condamnent à mort, vous savez, monsieur, continua le duc de Luxembourg; n'avez-vous rien à dire pour votre défense?

—Rien; votre sentence est juste, et je l'ai méritée. Quand on viole les lois de la discipline ainsi que je l'ai fait, on n'ajoute pas à sa faute une maladresse, celle de rester vivant.

—Allez donc, monsieur.

A ces mots funèbres, Belle-Rose cacha sa tête entre ses mains; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. M. de Nancrais fit quelques pas vers la porte; il allait en franchir le seuil, lorsque la voix du général l'arrêta.

—Approchez, monsieur, dit-il. M. de Nancrais, surpris, revint prendre sa place au milieu de la salle. Belle-Rose releva la tête.

—Au nom du roi, reprit M. de Luxembourg, et agissant en raison des pouvoirs qui m'ont été conférés, je vous fais remise de la peine ée mort.

—Vous me remerciez, moi? s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant. Dégardé et vivant! Mais que voulez-vous donc que je devienne?

—Ecoutez-moi jusqu'au bout, monsieur. et si vous avez à faire quelque réclamation, vous la ferez après.

M. de Nancrais croisa ses bras sur sa poitrine et se

MADAME DE BARR LA CELEBRE ASTROLOGUE... 128 de la rue Nord a decouvert certains horoscopes avec lesquels elle...

J. SPEYER ARCHITECTE, 209 1/2 South Fifth Street

Restaurant FRANCAIS

H. C. MARLIAVE, NO. 21 BOYLSTON SQ. BOSTON, MASS.

JAMBONS de MACQUEEN

Entre Main et Second, 125 SPRUCE STREET.



Ma marque est brulée dans la peau du jambon. On garantit chaque jambon. Demandez les à votre épicer

Dr. ADOLPHUS DIETZ, NO 2702, CARONDELET AVE.

Madame C. L. d'HARLINGUE SAGE-FEMME FRANCAISE

JULES C. LACHANCE, Peintre en Batiments.

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

HOTEL DE LA MARINE, Restaurant Francais, 149 BLECKER ST.

A. DeLaporte, Proprietaire, (Successeur de J. LARRU.)

NEW YORK Dental Rooms, 820 Washington Av., St. Louis.

ECOLE D'ACCOUCHEMENT AU MISSOURI. MALADIES DE FEMME ET ENFANTS.

Le cours régulier d'instruction pour les femmes commence le premier lundi de...

JOHN MLOCH SPECIALITE DE VINS ET LIQUEURS WHISKY DU KENTUCKY.

Theo. Schrader, ARTISTE LITHOGRAPHE, No. 405 Nord Troisième rue.

AR HUR ROY marchand de Jambons, Charcuterie, Provisions, etc.

LEON MATALENE Horloger de Paris, Spécialité pour les réparations d'horlogerie.

F. COURVOISIER BIJOUTIER-HORLOGER, et Marchand de Montres, Pendules, Bijoux.

FRANK TRAU marchand de Poeles et Ferblanteries, No. 1712 Franklin Avenue.

Dr. Whittier, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

MARRIAGE GUIDE, 380 PAGES, 10 CENTS.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

DR. WHITTIER, 617 St. Charles street, St. Louis, Mo.

JULES GLAENZER & CIE. Marchands de vins, a Bordeaux. Les différents vins de cette marque, tels que les vins de Bordeaux, Sauterne, Bourgogne et Champagne...

G. BISTON MARCHAND EPICIER, S. W. COR. 8th. St. & Franklin Av.

M. MATHIS ET SES DEUX FILS, ont l'honneur de prévenir leur nombreuse clientèle française et américaine...

NEW YORK GRAND HOTEL LAFAYETTE, 140, 142 & 144 Est Quatorzieme Rue.

ALBERT DUCLOS PROPRIETAIRE, RESTAURANT ET SALONS PARTICULIERS POUR SOCIETE.

J. A. SCHULTZ DESSINATEUR en Broderies, Soutaches et Monogrammes.

MODOC, Ce Grand Remède Botanique, récemment introduit sur le marché...

FRANCOIS SIMON PROPRIETAIRE, 310 South Main Street, St. Louis, Mo.

JOHN BONNET RESTAURANT FRANCAIS, No. 108 N. 4th St.

LOUIS HOCK fabricant de LAMES ET RAPES, Assortiment de lames de toutes grosseurs.

RIVOIRE & MOREAU, IMPORTATEURS ET MARCHANDS DE Vins Français et Américains.

Dr. Chas. V. F. LUDWIG, Medecin, Chirurgien et Accoucheur.

Charles Jeep CHARPENTIER Entrepreneur, No. 218 Lombard St.

Josiah G. McCLELLAN AVOCAT, VERIFIQUEUR de TITRES, No. 516, Pine street.

BAINS TUROS 311 No. 7th St. entre Olive et Locust. GEO. F. ADAMS, M. D., Supt. POUR DAMES.

MAISON FRANCAISE. RESTAURANT ET SALON. TABLE D'HOTE. Vins et Liqueurs. Repas à toute heure.

L'Association dentaire de Colton la première qui se soit servie du gaz avec succès, garantit l'extraction des dents sans douleur.

AU RENDEZ-VOUS. SALON. BILLARD. 319, SOUTH SEVENTH STREET, ST. LOUIS, MO.

CONTINENTAL BANK DE ST. LOUIS. CAPITAL \$250,000.00. Continental Building, 411 N. Third St.

ELM STREET HOUSE. PENSION FRANCAISE. C. BECKER Proprietaire.

VELOUTINE. Poudre de Toilette IMPALPABLE, ADHERENTE ET INVISIBLE.

M. J. DARCEL, PERRUQUIER ET COIFFEUR DE DAMES. Un bel assortiment de Nattes, OHIGNONS et BOULES de CHEVEUX.

C. ROUSSEAU, ARCHITECTE, 414 Washington Avenue.

SCHMITT & THIERRY PLOMBIERS, No. 721 Olive street.

WM. SURBLED, Tailleur, Teinturier et Degraisieur, No. 2 Sixth Street.

ETABLI EN 1869. Le delai est le volcur du temps. Les jeunes gens qui souffrent des effets des erreurs de jeunesse...

Charles Jeep CHARPENTIER Entrepreneur, No. 218 Lombard St.

"TOUJOURS EN AVANT." LES ENTRE LA Machine Silencieuse NEW AUTOMATIC, WILLCOX & GIBBS

UNE MACHINE POUR LA FAMILLE. CEST LA SEULE MACHINE. -Qui pulse être conduite par tous les membres d'une famille sans crainte d'en déranger le mécanisme.

LA MACHINE WILLCOX & GIBBS A de plus les Avantages Suivants: -LA MEILLEURE AIGUILLE, droite, courte et qui a de s'ajuster par un mécanisme des plus simples.

LA REPUTATION D'EXCELLENC de la Willcox & Gibbs Sewing Machine Company est une garantie suffisante de la véracité de l'exposé que nous faisons plus haut des avantages de cette machine.

On distribue gratuitement des CATALOGUES ILLUSTRES S'adresser à Willcox & Gibbs S. M. Co., LINDELL HOTEL Building, 609, N. Sixth street.

LE MEILLEUR AU MONDE! SOMMIER ELASTIQUE DE DOWELL. 140 Ressorts. Les Medecins le Recommandent.

Est supérieur à tous les sommiers du monde entier. Choisissez un comité de trois medecins, et s'ils ne rendent pas un jugement favorable au "Sommier Dowell", nous donnerons \$100 à la caisse des pauvres.

RECOMMENDATIONS. Tous nos lits sont fournis avec le Sommier Dowell, et tous les recommandations au public en general.

306 North Seventh street. THE NEW "DOMESTIC," A DOUBLE THREAD LOCK-STITCH MACHINE.

PHILIP SCHMITT CH. W. THIERRY SCHMITT & THIERRY PLOMBIERS, No. 721 Olive street.

WM. SURBLED, Tailleur, Teinturier et Degraisieur, No. 2 Sixth Street.

ETABLI EN 1869. Le delai est le volcur du temps. Les jeunes gens qui souffrent des effets des erreurs de jeunesse...

TO THIS STATEMENT AND THE MACHINE ITSELF We invite the attention of all, especially those having high mechanical skill or observation. N. B. - All Machines fully warranted. DOMESTIC SEWING MACHINE CO., New York and Chicago. LADIES, USE "DOMESTIC" PAPER FASHIONS.